



Devenir

JOURNAL DE COMBAT DE LA COMMUNAUTÉ EUROPÉENNE

1^{re} Année. — N° 1

Édition de Février 1944

NOUS AVONS ROMPU...

DANS les secteurs les plus menacés des champs de bataille, partout où il faut briser la ruée de milliers de chars, couvrir à un contre dix la retraite d'une armée ou se lancer à l'assaut de positions presque imprenables, partout flotte le drapeau noir aux lettres blanches de la ff; partout la même élite de jeunes guerriers enthousiastes se sacrifie joyeusement, avec une foi de croisade.

L'esprit ff a forgé à l'Allemagne une magnifique génération de soldats. Il exalte les combattants des autres peuples nordiques qui luttent pour leur liberté. Et déjà, par milliers, de jeunes Français se dressent, à l'appel du même idéal.

L'esprit ff n'est plus allemand; c'est la nouvelle âme commune des Jeunesses européennes.

« Devenir », est né aujourd'hui pour que notre jeunesse entende la grande voix de la ff et se re-

force.

Nous avons rompu avec la tradition qui faisait de l'Allemand l'ennemi du Français, et nous avons compris la solidarité de nos destins.

Nous avons rompu à jamais, et la France doit enfin rompre, avec un passé de décadence : avec les principes, les institutions, la culture; avec les hommes qui nous ont conduits au désastre.

Nous avons souvent rompu nos affections les plus chères pour ne pas trahir notre foi; certains même ont dû tout quitter, réprouvés par un monde aveugle, et n'ont plus d'autre famille que la fraternité du feu.

Nous sommes des révolutionnaires, socialistes qui avons rompu avec une social-démocratie enjuivée, nationalistes qui avons rompu avec un nationalisme trop étriqué.

Et l'armée ff est aussi une armée révolutionnaire qui, en rompant le front ennemi, brisera les forces alliées du capitalisme et du bolchevisme, puis construira un monde juste et fraternel.

« Devenir » sera l'écho de cette lutte gigantesque. Il marquera les étapes qui mèneront à la victoire.

Notre espoir est qu'il contribue à former dans notre pays une jeunesse dure et fière, courageuse et saine, armature d'acier d'une France nouvelle.

Qu'elle se lève en masse. Qu'elle rejoigne les rangs de ceux qui, à l'intérieur ou aux armées, soutiennent sans fléchir les assauts de l'ennemi. Qu'elle s'unisse, comme toute la jeunesse européenne s'est unie, autour de l'idéal que lui propose la ff.

Alors, je vous le garantis, les médiocres survivants d'un monde pourri n'arrêteront pas longtemps son élan révolutionnaire.

Joseph DARNAND
ff Obersturmführer



« Le monde n'est pas fait pour les peuples lâches ».

Adolf Hitler.

Élite

par le Dr RIEDWEG
ff Obersturmbannführer

L'idée d'élite ne figure pas dans le dictionnaire d'une époque matérialiste et rationaliste. Elle ne représentait donc pas un facteur déterminant, au cours des dernières décennies d'années, dans les sphères d'activité politique, ce qui était logique. Un système politique tel que le libéralisme ou le marxisme, construit sur des groupes d'idées et des conceptions humanitaires matérialistes, ne pouvait utiliser comme facteur de transformation l'idée de sélection pour base d'une construction politique. Celui qui considère l'homme uniquement comme un être physiologique ou comme une créature animale douée d'intelligence, doit, bon gré, mal gré, arriver à un nivellement afin que la force et le droit à l'autorité soient accordés à tous dans la même mesure.

Il est clair, en effet, que les êtres considérés d'un point de vue physiologique, comme des créatures animales, ou encore comme des êtres pourvus d'intelligence, sont tous des membres d'un même peuple ou d'une même race et, partant, égaux en droit. La force et le droit à l'autorité leur appartiennent donc à tous, de la même manière.

Le résultat de cette façon de voir qui implique le renoncement à l'idée de sélection, comme facteur dominant, est la démocratie, l'égalité, et, dans ses dernières phases, l'ochlocratie.

Toute autre est la place que prend l'idée d'élite dans le cadre de la révolution du vingtième siècle, qui a ses origines dans le mouvement national-socialiste. Là, le sentiment de la minorité historique et de l'élite chargée des devoirs d'élaboration est le point de départ de la construction politique. De même que la négation de l'idée de sélection est logique et normale dans le rationalisme et le matérialisme, la sélection est l'idée fondamentale du mouvement fondamental d'éveil européen.

L'homme est le centre de la nouvelle conception européenne universelle, non pas l'être considéré comme un être physiologique ou comme une créature douée d'intelligence, dans le sens des préceptes de la génération, mais l'homme comme le comprend Goethe : un type nouveau et unique, une personnalité, l'homme messageur de la pensée divine, appelé et choisi pour entretenir le feu de Prométhée et, comme son propre sacrifice, ordonner le monde nouveau ses plans.

Plus l'homme est imprégné de cette force et de cette mission humanitaire, plus il dépasse son pré-

Sennheim, porte de l'avenir

Sennheim, naguère Cernay, se trouve entre Mulhouse et Tann, au pied des Vosges, au bord de la Thur. Le cadre de Sennheim est lourd de toutes les significations historiques. C'est dans la plaine de l'Ochsenfeld que pour la première fois se rencontrèrent la civilisation latine et les traditions germaniques, les légions de César et les troupes d'Arioviste, rencontre sanglante, prélude à de nombreux conflits futurs. C'est par la vallée du Rhin que les Burgondes se répandirent

en France. Tout au long du Moyen Age, tout au long de l'histoire, l'Alsace a été un champ de batailles et la dernière guerre n'a pas échappé à la règle. Du camp, on aperçoit l'Hartmannskopf dont l'altitude a diminué de 18 mètres du seul fait des pilonnages d'artillerie de l'avant-dernière guerre. Au bord du camp, les fortins en béton armé témoignent de l'apprêt de la lutte et les jeunes Français du camp apprennent la technique

de combat, à l'endroit même où leurs pères ont versé leur sang. Dans cette terre d'Alsace qui fut marquée de tant de luttes politiques et militaires, les jeunes volontaires français de la Waffen-ff reçoivent les rudiments de l'instruction et il est très significatif pour la réconciliation franco-allemande de voir à cet endroit même les Français porter l'uniforme allemand et apprendre à combattre pour l'Europe de demain.

VOIR LA SUITE EN QUATRIÈME PAGE

DES SOLDATS DE L'AN II AUX WAPPEN

par Marcel DEAT

Il n'y a pas eu dans l'histoire du monde beaucoup d'exemples de soldats-politiques. Certes, les héros des Thermopyles ou de Marathon étaient des citoyens en même temps que des guerriers, ils combattait pour leur cité et ses institutions, mais il ne leur serait même pas venu à l'esprit de distinguer entre une conviction politique, l'attachement à la famille et à la patrie, et la foi religieuse léguée par les ancêtres. Il en allait de même des vétérans légionnaires romains, qui, d'ailleurs, se tournaient vers la conquête, sans même la parer des séduisantes couleurs d'une entreprise de civilisation.

Les guerriers de l'Islam, et ceux des Croisades, étaient mus par une passion de prosélytisme et un sentiment religieux puissant, et leurs chefs seuls pouvaient y joindre un dessein politique. En vérité, le seul élément de comparaison dont nous disposions — mais il est de belle taille — ce sont les soldats de la Révolution française, et particulièrement les Volontaires de l'An II, de légendaire mémoire. Ceux-ci étaient bien à la fois des citoyens et des soldats, nous dirions, aujourd'hui : des militants et des combattants.

Leur état d'esprit vaut d'être analysé, parce que leur enthousiasme ressemble à s'y méprendre à celui qui anime les jeunes légions européennes. Ces hommes, qui appartenait à toutes les catégories sociales, étaient mus par deux forces toutes nouvelles, dont l'alliance était irrésistible : l'amour de la patrie et la foi révolutionnaire. Certes, la patrie n'a pas été créée par la Révolution, mais c'est elle qui a fait de la nation le bien de tous, une véritable communauté, en transférant la souveraineté au peuple. Et cette nation, avec son Etat, est devenue du même coup l'instrument de la justice, en abolissant les privilèges et le vieux droit féodal.

Ces soldats de la Révolution n'étaient pas livrés de formules, ils savaient pourquoi ils se battaient, ils ne voulaient à aucun prix d'un retour à l'ancien régime, ils donnaient leur vie pour que l'ordre nouveau fut sauvegardé. Mais leurs regards portaient plus loin. Il leur semblait que cette Révolution était trop belle pour ne pas déborder les frontières de la France, ils étaient sûrs que les autres peuples se hâteraient de l'imiter, de conquérir à leur tour leur souveraineté et leur indépendance. Leur patriotisme et leur esprit révolutionnaire étaient d'accord pour leur faire souhaiter la naissance d'une Europe. C'est à dire de nations devenues fraternelles par leur effort d'affranchissement et la similitude de leurs institutions.

Que tout cela ait dévié, que l'esprit de conquête ait bientôt remplacé la générosité première, c'est certain. De même que l'arrivée au pouvoir de la bourgeoisie, avides de puissance et de profits, a enlevé à l'Etat de 1793 son allure indiscutablement totalitaire pour le remplacer par le malheureux Etat du dix-neuvième siècle, qui mit ses généralistes au service de la propriété capitaliste. Mais il y eut là un grand et beau moment historique, auquel nous avons le droit de nous référer, quand nous saluons aujourd'hui la naissance de la Waffen 44 française.

N'y a-t-il pas un parallélisme

entre votre cette jeunesse et les soldats de l'an II? Les soldats des Waffen 44 sont, au sens des soldats politiques, ce sont des 44 qui ont vu les armes, ce sont des militants devenus soldats. Et, bien entendu, des soldats d'élite. La grande loi de la Révolution française, socialiste, au temps de paix, venait tout naturellement la grande loi sans militaire (du moins au temps de guerre). Mais c'est le même combat qu'il s'agit de mener, c'est la même victoire qu'il faut remporter. Ça même la fin, ça même l'avenir, c'est lui qui avait fait l'unité de l'intérieur, c'est lui qui avait affronté sur les champs de bataille de l'Est. Cette même pharisaïe en jure, qu'il avait fait l'unité au dehors, c'est elle qui avait empêché l'un des mercenaires anglo-américains.

Ces combattants, pas plus que

vous de 1944, n'ont à séparer leur pensée de la notion de leur collectivité révolutionnaire. Mais vous êtes en responsabilité sur tout pas dépourvu de sens, des armes depuis les plus points de vue strictement militaires. Vous avez, vous, conduit à la destruction d'Hitler, vous avez, vous, conduit à la destruction de l'Allemagne. Vous avez, vous, conduit à la destruction de l'Allemagne. Vous avez, vous, conduit à la destruction de l'Allemagne. Vous avez, vous, conduit à la destruction de l'Allemagne.

apparentés par le sang et la race, à nous aujourd'hui aux révolutionnaires européens nés sur la terre de France.

Ce qui veut dire, pour qui sait voir et comprendre, que l'ensemble de ces soldats et de ces militants constitue le premier rassemblement des élites révolutionnaires de la nouvelle Europe. Ce que les vieux partis de la démocratie parlementaire et du socialisme marxiste essayaient vainement, sur le plan des congrès, ce que la S. D. N. capitaliste et juive n'a pas réussi dans les palabres de Genève, les Waffen 44 l'ont remporté par la camaraderie du combat et à travers l'épreuve du feu. Si Gotha, l'Olympien, pouvait un instant revenir parmi nous, il pourrait reprendre sa formule du soir de Valmy, et annoncer sans erreur une ère nouvelle dans l'histoire du monde.

Spéculation marxiste

(De notre correspondant suisse)

Genève. — Depuis le commencement de l'offensive soviétique d'hiver sur le sud de la Russie, on a vu d'Est. Il est vrai que le parti communiste est formellement interdit, mais il a trouvé le moyen de se glisser dans les sections officielles démocratiques dans les syndicats et les associations et y pratique une politique radicale ouverte. Le président du parti social-démocrate même appartient à la gauche. Le 1er mai, il entrait la foire réunie au Münsterhof à Zurich, sur son drapeau une marche fraternelle soviétique, à porter, chapeau bas, respectueusement, à tous les communistes défilés.

Après que les députés du parti communiste défendu et de la Fédération socialiste suisse y également s'effondra, aient décidé la fusion de leurs partis et exécuté à ce moment-là l'opinion qui se présentait il n'existe aucun obstacle pour réaliser, dans le cadre du programme et des statuts du parti social-démocrate, l'unité politique des classes ouvrières, au début de juin, Humbert Droz, ex-président du parti communiste, essaya d'entrer dans le parti social-démocrate ; il insista sur le fait qu'il avait été longtemps un membre influent du Komintern et qu'il voulait tout mettre en œuvre pour accélérer l'unification du mouvement des travailleurs en Suisse.

Il a évidemment appliqué la tactique du cheval de Troie et s'appuyé sur les raisons suivantes : « Le développement de la situation de guerre en Suisse, la création d'un deuxième front en Europe, entraînent chaque jour notre pays dans la lutte. Le danger est plus grand que jamais. Ce ne sont pas des groupes infimes (illégaux et surveillés) et une classe ouvrière divisée, mais l'unité et la décision de la classe ouvrière tout entière et de ses organisations qui doivent constituer l'appui dorsal de toute résistance du peuple contre le fascisme et ses plans de domination. »

Parmi quelques communistes notables qui avaient été punis depuis quelques temps pour menées constantes contre la liberté de l'Etat, de peines de prison insignifiantes, se trouvait le communiste comte Hofmeister, déjà condamné pour activité communiste et anarchiste en Italie, mais qui avait été gracié sur l'instigation du gouvernement fédéral ; on l'avait condamné à six mois de prison avec imputation de quarante jours d'instruction. Tandis que on alarmait l'opinion publique et que l'on agissait directement ou indirectement sur le gouvernement, on essaya, comme le Conseil fédéral lui-même l'a admis, de retarder pour un temps indéfini l'exécution de la condamnation, qui aurait déjà été mise en vigueur depuis longtemps. Enfin, le 2 mai, Hofmeister daigna accomplir sa peine, mais il lui fut accordé le début de grands sobrocsos.

Sous le titre de « Excitateur soviétique à l'œuvre » le journal officieux du gouvernement de Berne, « Bond » s'est vu forcé de reconnaître que le cas Hofmeister constituait la preuve de l'agitation vive et soviétique du parti communiste en Suisse, malgré l'interdiction dont il est l'objet ; il a dû signaler également le journal illégal « Neue Berner Tagwacht » dans lequel un article avait paru sous le titre : « A bas Pilot, Enns, Steiger, qu'ils soient chassés du Conseil fédéral ».

Dans la Revue Rouge, le périodique officiel du parti social-démocrate, les éventualités d'une révolution marxiste en France étaient envisagées de telle sorte que, avec raison, le « Vaterland » a pu souligner : « Si on ne le dit pas clairement, la tendance de cette discussion est quand même indiscutable — on spéculait sur la Révolution — et non pas sur la révolution en France. »

De toute façon, le mouvement social-démocrate en est revenu à son point de départ de 1918, alors qu'il était disposé à trahir la Suisse, sa tradition historique et sa classe ouvrière hautement qualifiée, au bolchévisme russe.

HANS WELFNER.

Les Français s'engagent dans la Waffen 44

Paris. — Les Français qui ont passé dans les bandes armées allemandes au cours de la guerre de 1940-1945 ont beaucoup de peine à trouver un point de repère sur lequel ils puissent se appuyer. La campagne militaire de 1940 fut tout autre pour leur première et dernière expérience de l'impérialisme de nos jours. La durée des temps militaires fut brève, sans les combats les plus féroces, l'ambiance passa dans l'attente de la France. Les Français ont toujours eu le sens de la patrie, mais pas comme on voit le sens actuel de ce qui est une véritable patrie.

Après les années de la première Guerre mondiale, qui ont vu les Français se battre pour leur patrie, ils se sont retrouvés dans une situation qui leur était étrangère. Ils ont vu leur patrie envahie par les Allemands, et ils ont vu leur patrie envahie par les Français. Ils ont vu leur patrie envahie par les Français. Ils ont vu leur patrie envahie par les Français.

Après les années de la première Guerre mondiale, les Français ont vu leur patrie envahie par les Allemands, et ils ont vu leur patrie envahie par les Français. Ils ont vu leur patrie envahie par les Français. Ils ont vu leur patrie envahie par les Français.

Élite

MURTE DE LA PREMIERE MAIN

Après les années de la première Guerre mondiale, les Français ont vu leur patrie envahie par les Allemands, et ils ont vu leur patrie envahie par les Français. Ils ont vu leur patrie envahie par les Français. Ils ont vu leur patrie envahie par les Français.

Après les années de la première Guerre mondiale, les Français ont vu leur patrie envahie par les Allemands, et ils ont vu leur patrie envahie par les Français. Ils ont vu leur patrie envahie par les Français. Ils ont vu leur patrie envahie par les Français.

Après les années de la première Guerre mondiale, les Français ont vu leur patrie envahie par les Allemands, et ils ont vu leur patrie envahie par les Français. Ils ont vu leur patrie envahie par les Français. Ils ont vu leur patrie envahie par les Français.

Après les années de la première Guerre mondiale, les Français ont vu leur patrie envahie par les Allemands, et ils ont vu leur patrie envahie par les Français. Ils ont vu leur patrie envahie par les Français. Ils ont vu leur patrie envahie par les Français.

Après les années de la première Guerre mondiale, les Français ont vu leur patrie envahie par les Allemands, et ils ont vu leur patrie envahie par les Français. Ils ont vu leur patrie envahie par les Français. Ils ont vu leur patrie envahie par les Français.

Après les années de la première Guerre mondiale, les Français ont vu leur patrie envahie par les Allemands, et ils ont vu leur patrie envahie par les Français. Ils ont vu leur patrie envahie par les Français. Ils ont vu leur patrie envahie par les Français.

Après les années de la première Guerre mondiale, les Français ont vu leur patrie envahie par les Allemands, et ils ont vu leur patrie envahie par les Français. Ils ont vu leur patrie envahie par les Français. Ils ont vu leur patrie envahie par les Français.

Après les années de la première Guerre mondiale, les Français ont vu leur patrie envahie par les Allemands, et ils ont vu leur patrie envahie par les Français. Ils ont vu leur patrie envahie par les Français. Ils ont vu leur patrie envahie par les Français.

Après les années de la première Guerre mondiale, les Français ont vu leur patrie envahie par les Allemands, et ils ont vu leur patrie envahie par les Français. Ils ont vu leur patrie envahie par les Français. Ils ont vu leur patrie envahie par les Français.

Après les années de la première Guerre mondiale, les Français ont vu leur patrie envahie par les Allemands, et ils ont vu leur patrie envahie par les Français. Ils ont vu leur patrie envahie par les Français. Ils ont vu leur patrie envahie par les Français.

Après les années de la première Guerre mondiale, les Français ont vu leur patrie envahie par les Allemands, et ils ont vu leur patrie envahie par les Français. Ils ont vu leur patrie envahie par les Français. Ils ont vu leur patrie envahie par les Français.

Après les années de la première Guerre mondiale, les Français ont vu leur patrie envahie par les Allemands, et ils ont vu leur patrie envahie par les Français. Ils ont vu leur patrie envahie par les Français. Ils ont vu leur patrie envahie par les Français.

Après les années de la première Guerre mondiale, les Français ont vu leur patrie envahie par les Allemands, et ils ont vu leur patrie envahie par les Français. Ils ont vu leur patrie envahie par les Français. Ils ont vu leur patrie envahie par les Français.

Après les années de la première Guerre mondiale, les Français ont vu leur patrie envahie par les Allemands, et ils ont vu leur patrie envahie par les Français. Ils ont vu leur patrie envahie par les Français. Ils ont vu leur patrie envahie par les Français.

Après les années de la première Guerre mondiale, les Français ont vu leur patrie envahie par les Allemands, et ils ont vu leur patrie envahie par les Français. Ils ont vu leur patrie envahie par les Français. Ils ont vu leur patrie envahie par les Français.

Après les années de la première Guerre mondiale, les Français ont vu leur patrie envahie par les Allemands, et ils ont vu leur patrie envahie par les Français. Ils ont vu leur patrie envahie par les Français. Ils ont vu leur patrie envahie par les Français.

Après les années de la première Guerre mondiale, les Français ont vu leur patrie envahie par les Allemands, et ils ont vu leur patrie envahie par les Français. Ils ont vu leur patrie envahie par les Français. Ils ont vu leur patrie envahie par les Français.

Après les années de la première Guerre mondiale, les Français ont vu leur patrie envahie par les Allemands, et ils ont vu leur patrie envahie par les Français. Ils ont vu leur patrie envahie par les Français. Ils ont vu leur patrie envahie par les Français.

Après les années de la première Guerre mondiale, les Français ont vu leur patrie envahie par les Allemands, et ils ont vu leur patrie envahie par les Français. Ils ont vu leur patrie envahie par les Français. Ils ont vu leur patrie envahie par les Français.

Après les années de la première Guerre mondiale, les Français ont vu leur patrie envahie par les Allemands, et ils ont vu leur patrie envahie par les Français. Ils ont vu leur patrie envahie par les Français. Ils ont vu leur patrie envahie par les Français.

Après les années de la première Guerre mondiale, les Français ont vu leur patrie envahie par les Allemands, et ils ont vu leur patrie envahie par les Français. Ils ont vu leur patrie envahie par les Français. Ils ont vu leur patrie envahie par les Français.

Lettres du Front...

...d'un Danois

J'ai passé tout un hiver en Russie soviétique. Naturellement c'est la guerre, mais deux années de guerre n'ont pas pu...

Comme je souhaiterais que tous ceux qui sympathisent avec le communisme ou le régime soviétique au Danemark...

...d'un Wallon

Je voudrais aujourd'hui te faire comprendre, ma chère petite sœur, par des mots très simples, que tu ne devrais pas...

Je voudrais te faire comprendre que tu dois faire quelque chose de toi-même; tu dois te mettre au service de nos pays.

Tandis que les « zozous », dansaient le swing à Bruxelles, et se racontaient des choses aimables, la fleur de la jeunesse européenne mourait à Stalingrad.



Visite à Sennheim du Reichführer Himmler

Le bataillon NARWA

DE NOTRE CORRESPONDANT DE GUERRE H-PK

Les grenadiers de chars du bataillon esthonien de volontaires H « Narwa » sont en état d'alerte. Le temps passe et ce qu'attendent ces hommes...

A prise avons-nous fermé les yeux, une fois la marche terminée, que l'ordre arrive de la reprendre en avant. Les colonnes d'engins roulent bruyamment sur la steppe pontéenne.

PERSONNALITÉ ET VALEUR INTRINSÈQUE DU SOLDAT

par le H OBERGRUPPENFÜHRER MAXIMILIEN VOM HERFF

• SEUL LE FORT OSE REGARDER LA MORT EN FACE •

La guerre et les temps de misère qui signifient la vie ou la mort d'un peuple et de sa patrie, font sortir du rang les grands chefs militaires et politiques...

modèle dans toutes les éventualités. L'individu ne peut se développer, Dur envers lui-même, prêt à tous les sacrifices, il montre ses véritables qualités de commandement...

l'individu ne peut se développer, selon lui, plus favorablement qu'en sacrifiant tout pour le conserver. La valeur militaire exige le courage, le strict accomplissement du devoir, la volonté de sacrifice et...

Le chef militaire naît de la mission harmonieuse des forces de l'âme et de la compréhension qui, lors de son plein épanouissement, en fait un génie. Mieux qu'aucune autre vocation, celle de soldat exige des hommes complets.

Revenant en arrière à l'époque de la chevalerie et de l'asservissement allemand, elle n'embrasse pas seulement une vocation, mais constitue une forme générale de vie et représente l'expression de la volonté.

La présente guerre a, dans son extrême dureté, créé le soldat actuel, sans peur en face de n'importe quel danger, car il s'est enduré dans des combats fiers et furieux.

A côté de la force de caractère nécessaire pour s'en tenir à une conviction basée sur la réflexion et à une décision unique et définitive, il faut que la fermeté et l'audace s'allient à un raisonnement sobre et juste.

Le soldat allemand est à la fois le co-créateur et la créature du Reich. Il est le levier de la nation et sa valeur se résume ainsi: combattre en dépit de la mort probable et dans toutes les éventualités.

Les temps présents et futurs auront sans doute du mal à évaluer exactement l'effort que doit fournir le soldat anonyme, individuellement, dans sa lutte contre la sauvagerie hitlérienne et bolchevique et contre les éléments déshumanisés.

LE GÉNIE DE LA GUERRE

par CLAUSEWITZ

La guerre est le domaine du danger et c'est pourquoi le courage est avant toutes choses la première qualité du guerrier. Le courage est de deux sortes: d'abord celui qui affronte les dangers personnels, puis celui qui s'attaque à la responsabilité éventuelle devant un juge représentant n'importe quelle puissance extérieure, ou devant le juge extérieur, c'est-à-dire la conscience.

deuxième même souvent plus loin, la première appartient davantage à la constance et la deuxième à l'audace; la première laisse le jugement calme, tandis que la deuxième l'augmente.

Il est possible à une intelligence ordinaire de reconnaître une fois par hasard cette vérité: un courage exceptionnel peut combler une autre fois une erreur passée, mais dans la majorité des cas la seule moyen certain toujours à sa la manque de compréhension.

Le courage en face du danger personnel est, lui aussi, de deux sortes: il peut être en premier lieu de l'indifférence, ou provenir d'un état latent dans l'organisme de l'individu, du mélange de la vie ou encore de l'habitude, mais dans tous les cas il faut le considérer comme existant d'une manière permanente.

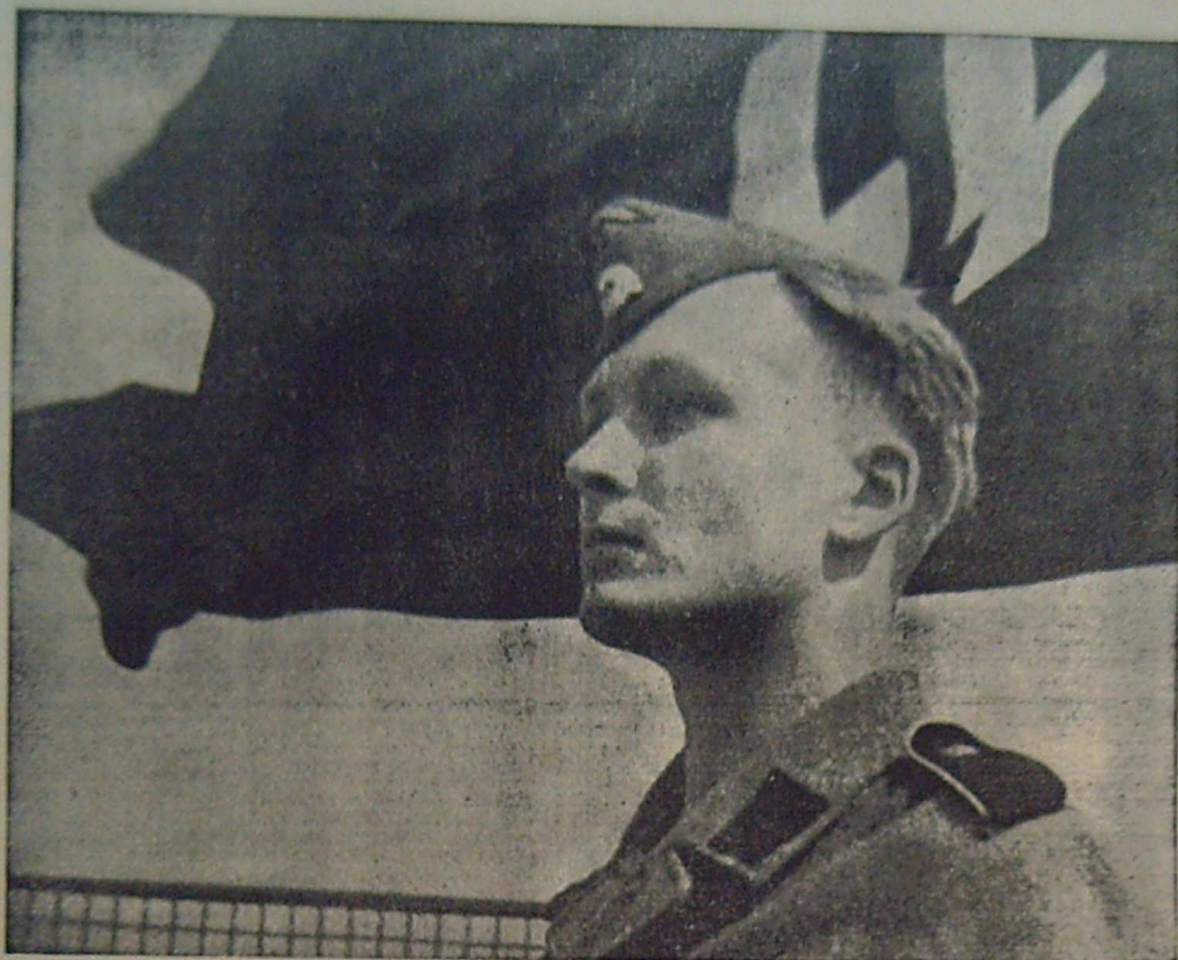
Si nous approfondissons les exigences que la guerre demande à une combattante, nous rencontrons au premier plan l'intelligence. La guerre est le domaine de l'incertitude, les trois quarts des choses sur lesquelles repose la poursuite de la guerre sont dans le brouillard pour les hommes épais de l'incertitude. La faut donc prendre en considération une compréhension fine et pénétrante pour trouver la vérité à la cadence de ses jugements.

La guerre est le domaine du hasard. Aucune autre activité humaine n'est obligée de laisser subsister de chance libre à ses dirigeants, alors qu'elle se trouve de tous côtés sa conduite contrôlée avec lui. Il multiplie l'incertitude des nouvelles et des suppositions; ces conditions limitées du hasard font que tout qui dirige dans la guerre trouve inévitablement toutes choses perpétuellement vaines qu'il se les attendait, ce qui ne peut manquer d'avoir une influence sur son plan ou tout au moins sur les observations qu'il rapporte.

De nouveaux chars T-34 se trouvent devant un T-34. Bien que l'équipe soit nouvelle, chacun remplit son dû de devoir. Le T-34 s'arrête. Les armes crépitent et les Bolcheviks sont battus.

Les nerfs tendus, j'observe le combat entre les deux adversaires. Mais maintenant, notre canon est hors d'usage. La nouvelle équipe s'active fiévreusement mais un obus éclate en plein entre les hommes et notre courageux engin doit se taire.

A 15 h. 15, s'entend l'assaut soviétique. Les volées de fusées s'échappent de quatre chars et quelques-uns ont déjà complètement brûlé. Les débris sont devant nous sur le champ de bataille. Avec ou sans infatigables les téléphones ont amélioré la ligne sous le feu ennemi. Tous les plus chers assauts ont été repoussés. Vingt et un chars sont restés. Les masses d'infanterie bolchevique ont été arrêtées devant nos 5 chars. Les attaques de chars du bataillon H Narwa ont subi avec fierté le baptême du feu et demain le commandant du grand quartier général pourra de nos vingt et un chars.



SENNHEIM

porte de l'avenir

◆ SUITE DE LA PREMIERE PAGE ◆

Jadis, le nouvel arrivé du camp de Sennheim se livrait à un petit jeu divertissant et bon marché, à savoir de parier que le volontaire qu'il rencontrerait dans l'une des avenues du camp était Hollandais, Norvégien, Estonien ou Hongrois. J'ai joué moi-même à ce jeu, rendu chaque jour plus difficile par l'arrivée de volontaires de tous les coins de l'Europe. Il y a au camp des volontaires de dix-huit nations différentes, venant de toutes les parties du monde, de la Laponie au Brésil, de l'Irlande à l'Égypte ; mais, récemment, le camp a éclaté : des compagnies sont constituées dans divers villages des environs, pour la bonne raison que l'afflux des volontaires français a contraint à prendre des mesures

spéciales et, maintenant, on n'a plus besoin de se demander si le camarade qui boit à côté de vous un demi ou qui prend un train pour Mulhouse est Flamand, Suisse ou Suédois, car vous entendez tous les accents de France, de Lille à Perpignan, de Nice à Quimper.

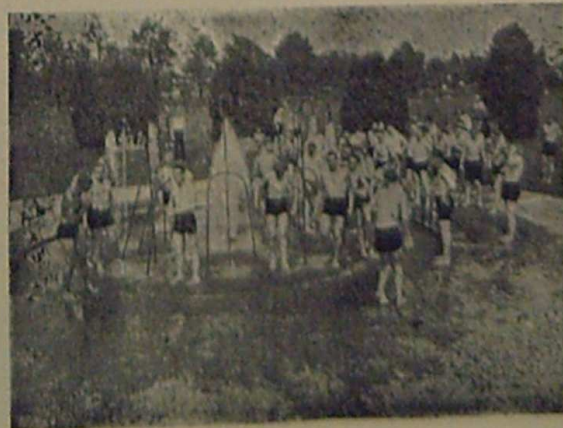
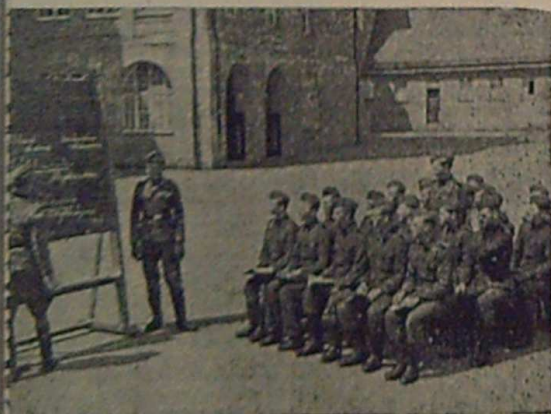
Toute la France nationale est à Sennheim, tous les partis de toutes les zones y sont représentés, toutes les professions, toutes les situations sociales — mais qui s'occupe encore de situation sociale ? À Sennheim, il n'y a plus que des volontaires touchant un mark par jour, sans distinction ; il n'y a plus que des camarades décidés à lutter ensemble sur le front de l'Est d'abord, sur le front de France ensuite.

La journée du volontaire français est très exactement celle de ses camarades allemands et allemands de la Wehrmacht. Tout est réglé, heure par heure, section par section, et huit jours à l'avance. Sennheim, on met l'accent sur la formation politique, mais on accorde par-dessus les hommes à point de vue militaire. Le jeune de dix-sept ans et le vieil et jolent, vingt-deux ans de service trois fois décoré, dix fois cité, se prennent l'un comme l'autre à faire le « links on » et le « rechts on » comme tout le monde. Ils ont le soin de s'apprendre, même s'ils connaissent à fond la manœuvre de l'armée française car, comme chacun sait, tout ce qui se fait à gauche dans l'armée française se fait à droite dans l'armée allemande. Evidemment, le Français qui n'a jamais eu de dispositions spéciales pour la discipline et dont la posture ce n'est absolument rien d'anglais trouve au début qu'il lui est difficilement bien faire le « deutsch » et ne pense qu'à partir au front le plus tôt possible. Ces volontaires n'ont pas du goût des chefs qui ne tiennent pas à emmener contre les bolcheviks des troupes pleines d'auteurs mais inexpérimentés, et qui ne veulent, à aucun prix, que la première opération des FF français soit une hécatombe inutile. D'ailleurs, les bataillons viennent de recevoir des fusils et le maniement d'arme a commencé.

À Sennheim, on met l'accent aussi sur la question sportive. Chaque compagnie forme ses équipes spécialisées pour les compétitions d'été qui sont un examen hebdomadaire des progrès physiques de l'homme. Mais en dehors des matches-boxeurs, des techniques à ballon rond ou du 1.500 mètres chacun est tenu de consacrer une très grande partie du temps à l'éducation physique. Le résultat est très sensible, il n'y a pas de malades à Sennheim, il n'y a pas de tuberculoses, de rachitisme et de maladies de langueur. Cela change tout de même du bar du Collège et de dancing nazis !

Mais là ne se trouve pas seulement la mission de Sennheim. Elle est silencieuse, plus haute et plus belle. Le volontaire qui arrive à Sennheim n'est jamais un FF c'est Sennheim qu'il se devient. Quand il débarque, il a, soit dans le cadre d'un parti, soit individuellement, combattu pour le réveil de la France, mais il n'a qu'une vague idée du national-socialisme. C'est pourquoi on le lui fait connaître sans faire de propagande démagogique, sans hurler sur tous les tons du vindicatif au persiflage, que les juifs sont des vilains, que les juifs sont des méchants, que les juifs sont des sous-hommes, on le montre ce que sont les juifs en réalité, on leur dit ce que sont les sous-hommes et pourquoi il leur faut s'en débarrasser. C'est une leçon de sagesse qui est faite à Sennheim et c'est la plus solide. Aucune propagande ne pourra plus jamais rien lui faire. Le volontaire sait définitivement que les juifs sont des méchants (et quel méchant !) il sait qu'ils sont dangereux et il sait quels sont les moyens à employer pour régler à l'unanimité cette faction des Aryens la question juive. La même chose vaut pour la maçonnerie, le marxisme, l'Anglo-terre et ces demi-Britings et ces quarts de Schusching, à la Gerber à la Tourneville, ou à la Champier de Ribes.

Les responsables des cours politiques étudient avec les hommes les réalisations du national-socialisme allemand et sans encourir le reproche de germanisation, on cherche à tirer de l'exemple allemand le plus d'enseignement possible ; on cherche à faire de la France de 1944 ce que le Führer a fait de l'Allemagne de 1933. Sennheim est à l'avant-garde de la recherche de nations socialistes françaises.



Naturellement, les braves gens diront : « Je comprends votre élan généreux et je comprends que vous vouliez vous engager ? je comprends que vous vouliez détruire le bolchevisme (ces braves gens sont en effet très heureux que des jeunes pleins de sang fassent le sacrifice de leur vie pour défendre leur coffre-fort et leurs pantoufles, ils trouvent cela très naturel parce qu'ils espèrent en être les seuls bénéficiaires), mais il est inadmissible que vous portiez l'uniforme allemand et surtout l'uniforme de la SS. Soit une longue description des « atrocités » que les SS ont pu commettre dans le monde entier depuis leur fondation et qui ne sont connues que par la propagande des émigrés de tous ordres, échappés d'Allemagne en 1933 et échappés de France en 1940, ou depuis. Je comprends fort bien que le juif que les SS ont empêché de continuer à exploiter les Aryéens parle d'atrocités, de crimes et d'assassinats. Laissons-le parler puisque c'est tout ce qu'il peut faire à l'heure actuelle.

Pour nous, la SS n'est pas une troupe d'exécuteurs de hautes œuvres, c'est au contraire l'élite de l'Europe. Le SS c'est cet idéal d'humanité viril, c'est ce cou dégaîné, ce regard droit, cette attitude forte que tout le monde a pu voir chez les jeunes Allemands au cours de la campagne de France. Le SS c'est un garçon sain et honnête, franc, sincère, loyal. Il possède avant tout autre chose le sens de la fidélité et le sens de la camaraderie, qui sont l'une comme l'autre la preuve qu'il n'existe pas en tant qu'individu, mais qu'il est seulement le membre d'une communauté plus vaste qui est le point extrême du combat pour son peuple.

Lorsque le Führer et le Reichsführer SS dimmler ont donné leur accord à la formation d'une unité française de la Waffen SS ils ont fait à la France un cadeau immense. Ce jour dépassait l'entrevue de Montoire et le retour des cendres de l'Aiglon. Ce n'était pas seulement une démonstration de bonnes intentions et de volonté sincère de collaboration, ce n'était pas la reconnaissance du passé glorieux de la France, et l'espoir que la génération des Marie-Louise et des combattants de Verdun n'était pas morte. Ce jour avait une portée beaucoup plus vaste, des répercussions beaucoup plus riches. La France continue à agoniser parce qu'elle n'a pas de chefs. L'Allemagne s'offre à lui en fournir, à former des chefs avec les meilleurs enfants de France. Quand on songe à l'inculture désolante des candidats à Saint-Cyr ; quand on songe à la carrière hautement comique mais désespérante due à La Chapelle-en-Serval et autres Uriage et que, d'autre part, on sait ce qu'est la SS on a le droit de respirer.

Les dispositions des Français ne seront pas gaspillées, leur dévouement ne sera pas galvaudé, on ne leur fera pas jouer au bûcheron, au charbonnier ou au terrassier comme dans les ineffables chandiers de jeunesse, on ne les fera pas tourner en rond, passer au gaullisme, ni aux impitoyables contraintes des terroristes du maquis.

On en fera des chefs. Dans ces conditions, peu importe que nous soyons 500 ou 5.000, ce qui importe, c'est la qualité. Nous ne ferons à la SS qu'une élite.

A Sennheim, le SS touche évidemment un certain nombre de grammes de pain par jour, du beurre, de la saucisse, de la soupe, le tout en quantité suffisante, mais sans plus. Les rigueurs de l'entraînement suffiraient d'ailleurs à lui faire regretter d'être venu, s'il n'avait eu que l'intention de bien manger, de ne rien faire. Comme dans toute troupe de volontaires, il y a le meilleur et le pire ; il y a des « gamellards », mais le ga-

nellard ne reste pas longtemps à Sennheim. Il y est très vite dégoûté et il retourne dans son usine où au moins il sert à quelque chose. Il arrive que le gamellard vienne trouver tel ou tel de ses chefs en lui disant qu'il veut partir, mais non pas parce qu'il n'a pas assez à manger, ni parce qu'il est fatigué, mais seulement parce qu'il voudrait aller se battre plus vite, et à l'appui de cette demande il développe, une heure durant ou plus, les raisons qu'il a de se battre. Ces raisons ne sont plus les n grammes de pain par jour, mais cette haine du juif et de l'Angleterre qu'il a apprise à Sennheim. Ce n'est plus un gamellard, c'est déjà le commencement d'un type bien, le début d'un SS.

On trouve de tout à Sennheim, si je dit plus haut. Je citerai pour mémoire le lieutenant-colonel G... D..., à la poitrine constellée de décorations, ancien officier de spahis, membre influent d'un ancien parti ; on y trouve Foulques-Louis de B... de L..., comte de T..., prince K..., capitaine aviateur de l'armée française, qui a jugé qu'il avait assez de sang bleu dans les veines pour aller en verser sa part au front ; on y trouve celui que dans son parti on appelle le chef C... et que l'on voulait amadouer en le nommant préfet de l'Ariège ; il a d'autres chats à fouetter et abandonne avec joie les réunions politiques passées et la paperasserie administrative pour le combat. On y trouve aussi des milliers de jeunes Français qui n'ont pas de nom connu, mais qui s'en feront un ; ils sont décidés à sauver leur pays par le seul moyen qui reste : la SS. Ils n'ont peur de rien ni de personne, ils se moquent éperdument des dormeurs et des parleurs de France et ils comptent bien rentrer un jour balayer toutes les trahisons et les attermolements avec ces mots : « La parole est aux Croix de fer ». Ils ne comptent pas sur les autres, ni sur la destinée, ni sur la chance ; ils ne comptent que sur eux-mêmes. Si désespère que puisse être l'état de notre pays, nous pensons qu'il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre... Nous nous considérons comme les derniers tenants du patriotisme français et nous referons la France de demain.

Philippe MERLIN.
Unterscharführer.



Appel à la jeunesse danoise

(De notre correspondant danois)

Tous les jeunes Danois qui combattent comme volontaires sur le front de l'Est dans les rangs de la Waffen SS sont animés par un même idéal.

Ils veulent se concentrer et agir parce qu'ils savent qu'en tant que soldats du front, ils se rendent dignes de la fière tradition danoise.

L'esprit et la volonté de sacrifice avec lesquels C. F. von Schallburg a exposé sa vie pour la lutte décisive du peuple germanique contre l'ennemi mondial bolchevique doivent désormais animer cette unité.

Notre appel s'adresse à tous les jeunes Danois à cette heure décisive pour notre peuple et notre race.

Notre patrimoine ne doit pas être pour nous un cadavre. Nous devons recouvrer tout ce qui nous a été enlevé et savoir le respecter.

Notre appel à la jeunesse n'est pas un programme de parti, mais c'est un plan sans phraseologie, clair et militaire.

Effectivement à la tête de cette jeune association danoise se trouve la femme du chef C. S. Schallburg, qui aime à titre d'exemple, le vie d'un époux et d'une mère danoise allemande.

« Je sais, à-t-elle dit, il y a quelque temps, à la radio à l'occasion d'une émission consacrée au souvenir de son mari que j'ai exprimé les idées de mon mari quand je dis mon espoir de voir, non seulement en paroles, mais par des actes, sa vie et son exemple devenir des aiguillons pour notre jeunesse, qui s'éveille au rôle de la jeunesse d'aujourd'hui ».

« Plus tard, Mme de Schallburg s'ajoute la femme au front, les parents, les femmes et les jeunes des volontaires danois, elle leur parla avec une conviction qui avait des accents profondément germaniques et vilsains. Comme nous sommes une femme peut-elle aller à l'avant à la hauteur d'un homme ? Il se dégage au moins de cette conviction, une nouvelle volonté politique, plus forte que les meilleurs sens humains du monde, que les discussions et les métaphores d'aujourd'hui. Cette jeune danoise exige de chacun une décision — non pas la décision des hommes, mais celle qui découle de l'élite d'un peuple et les forces déterminantes qui construisent l'avenir danois ».

LA COMMUNAUTÉ COMBATTIVE DE LINDHOLM

(De notre correspondant suédois)

Il existe deux sortes de courage: celui du combattant qui se rue bravement à l'attaque sous le feu des canons ennemis et celui de la résistance courageuse dans les moments difficiles.

« Pauvre, mais fier », dit-on en Suède, et ceci est vrai pour Lindholm et son mouvement. Il conduit, avec ses partisans, cette lutte au milieu des conditions les plus difficiles. Il est presque impossible de trouver dans toute la Suède une salle pour une réunion nationale-socialiste. Tout propriétaire de salle qui céderait celle-ci aux nationaux-socialistes, courrait le risque d'être ruiné par le boycottage des marxistes.

Le combat doit être mené avec des moyens modestes, car le mouvement ne dispose pas de grosses sommes d'argent. Les membres sont pour la plupart des gens simples, des travailleurs, des petits paysans, de jeunes officiers et sous-officiers.

C'est une lutte qui ne comporte pas de sentiments de loyauté à l'égard d'adversaires francs et honnêtes. Le front des juifs, des Anglais et des bolchevistes ignore l'honneur de l'adversaire et les moyens de combat les plus vils lui sont bons.

Les membres de ce parti ont déjà eu à subir de rudes épreuves, non seulement dans les combats de rue, où la populace rouge, dans la rage, frappe sans discernement sur les nationaux-socialistes et les

policiers, également désignés dans la presse rouge sous le nom de « nazis ». Il est encore plus difficile de supporter des coups dans le dos, constants et sournois, et les petites blessures de la vie quotidienne.

Les habitants d'une de ces casernes modernes de la ville peuvent arriver à faire un enfer de l'existence d'une famille nationale-socialiste, leurs enfants sont poursuivis par ceux des familles riches et frappés; le travail du père est saboté sur place par ses adversaires politiques et il peut advenir qu'il soit jeté à la rue. C'est une véritable guerre des nerfs. En dépit de tout cela, bien que la propagande anglo-américaine dispose d'un champ d'action absolument libre, en faisant paraître l'Allemagne comme ayant déjà perdu la guerre, ils tiennent bon car ils savent que leur but est juste; ils savent aussi que Lindholm, cet homme simple qui possède de la vie une conception militaire et le sentiment de l'honneur, et qui est respecté par bon nombre de ses adversaires, ne les conduit pas hors du droit chemin.

Sven Olov Lindholm ne se laisse pas influencer par des « changements de cours » soumis sans circonstances, comme beaucoup de soi-disant « amis de l'Allemagne ». L'ont fait ces temps derniers, lors des victoires temporaires bolchevistes et anglo-américaines. Il n'est pas « pro-Allemand » mais national-socialiste et, par suite, il combat sans désemparer pour les buts de tout national-socialiste.

L'esprit militaire et la race sont les piliers de sa façon de voir. C'est là-dessus qu'il a construit son mouvement et son but est de créer un peuple suédois apte à se défendre, envisageant son avenir en tant que membre d'une chaîne aux mailles innombrables, de paysans, de vaillants marins et de soldats, aptes à remplir ainsi ses devoirs en tant que peuple de race nordique.

« Les habitants d'une de ces casernes modernes de la ville peuvent arriver à faire un enfer de l'existence d'une famille nationale-socialiste, leurs enfants sont poursuivis par ceux des familles riches et frappés; le travail du père est saboté sur place par ses adversaires politiques et il peut advenir qu'il soit jeté à la rue. C'est une véritable guerre des nerfs. En dépit de tout cela, bien que la propagande anglo-américaine dispose d'un champ d'action absolument libre, en faisant paraître l'Allemagne comme ayant déjà perdu la guerre, ils tiennent bon car ils savent que leur but est juste; ils savent aussi que Lindholm, cet homme simple qui possède de la vie une conception militaire et le sentiment de l'honneur, et qui est respecté par bon nombre de ses adversaires, ne les conduit pas hors du droit chemin.

« Les habitants d'une de ces casernes modernes de la ville peuvent arriver à faire un enfer de l'existence d'une famille nationale-socialiste, leurs enfants sont poursuivis par ceux des familles riches et frappés; le travail du père est saboté sur place par ses adversaires politiques et il peut advenir qu'il soit jeté à la rue. C'est une véritable guerre des nerfs. En dépit de tout cela, bien que la propagande anglo-américaine dispose d'un champ d'action absolument libre, en faisant paraître l'Allemagne comme ayant déjà perdu la guerre, ils tiennent bon car ils savent que leur but est juste; ils savent aussi que Lindholm, cet homme simple qui possède de la vie une conception militaire et le sentiment de l'honneur, et qui est respecté par bon nombre de ses adversaires, ne les conduit pas hors du droit chemin.

« Les habitants d'une de ces casernes modernes de la ville peuvent arriver à faire un enfer de l'existence d'une famille nationale-socialiste, leurs enfants sont poursuivis par ceux des familles riches et frappés; le travail du père est saboté sur place par ses adversaires politiques et il peut advenir qu'il soit jeté à la rue. C'est une véritable guerre des nerfs. En dépit de tout cela, bien que la propagande anglo-américaine dispose d'un champ d'action absolument libre, en faisant paraître l'Allemagne comme ayant déjà perdu la guerre, ils tiennent bon car ils savent que leur but est juste; ils savent aussi que Lindholm, cet homme simple qui possède de la vie une conception militaire et le sentiment de l'honneur, et qui est respecté par bon nombre de ses adversaires, ne les conduit pas hors du droit chemin.

« Les habitants d'une de ces casernes modernes de la ville peuvent arriver à faire un enfer de l'existence d'une famille nationale-socialiste, leurs enfants sont poursuivis par ceux des familles riches et frappés; le travail du père est saboté sur place par ses adversaires politiques et il peut advenir qu'il soit jeté à la rue. C'est une véritable guerre des nerfs. En dépit de tout cela, bien que la propagande anglo-américaine dispose d'un champ d'action absolument libre, en faisant paraître l'Allemagne comme ayant déjà perdu la guerre, ils tiennent bon car ils savent que leur but est juste; ils savent aussi que Lindholm, cet homme simple qui possède de la vie une conception militaire et le sentiment de l'honneur, et qui est respecté par bon nombre de ses adversaires, ne les conduit pas hors du droit chemin.

CONVERSATION AVEC LE MAIRE DE ROTTERDAM

(De notre correspondant hollandais)

Au cours de cette deuxième guerre mondiale, le port occidental de Rotterdam a subi de graves dommages. Jus qu'à ce jour la ville a dû supporter 16 raids aériens, dont un exécuté par l'aviation allemande, lorsque en 1940, Rotterdam se trouvait dans la zone de guerre comme place fortifiée, tandis que les 35 autres attaques sont à porter au compte des anciens alliés anglais. Sur cette plaque tourmentée du commerce mondial où une guerre sans pitié a marqué son empreinte, se dessine dans un avenir plus ou moins lointain, une ville nouvelle plus belle et plus vaste que n'était l'ancienne Rotterdam et qui répondra aux exigences du développement général.

La conversation que nous avons eue avec le maire de Rotterdam, Ir. F. E. Müller, nous a fortifié dans cette conviction. Il nous a confirmé que les habitants de Rotterdam et les autres Hollandais peuvent envisager avec confiance le sort futur de leur ville. Un plan grandiose a déjà été établi par un architecte hollandais pour sa reconstruction.

La nouvelle ville de Rotterdam aura son caractère propre. Des immeubles imposants seront construits avec les matériaux particulièrement de Hollande, et des larges rues donneront un aspect agréable à la cité.

Quels seront à l'avenir les rapports entre les trois concurrents Rotterdam, Anvers et Hambourg? Personne ne peut douter qu'une période d'épousaillement économique suivra la guerre actuelle. L'Europe ne sera plus alors une forteresse autarcique mais, ainsi qu'on le répète souvent du côté allemand, s'occupera de relations commerciales sur les mers du monde entier.

De nouveau, les Hollandais et avec eux les marins allemands, danois, norvégiens navigueront sur les mers du

monde. Les navires hollandais seront de nouveaux nécessaires pour les transports de marchandises au delà des océans. Tandis que Londres et les autres ports des îles britanniques, comme Liverpool, perdront de l'importance, Anvers, Rotterdam et Hambourg, les premiers parmi les ports continentaux, en gagneront considérablement, car les produits coloniaux pourront y être directement envoyés. Chacune de ces villes possède des débouchés naturels et un domaine d'écoulement normal des ressources. La politique obligatoirement autarcique menée par l'Allemagne avant la présente guerre, a été montrée très désavantageuse pour Rotterdam qui cessera d'exister lorsque dans le nouvel ensemble que nous appelons le Reich, fonctionnera. De même l'ouverture de l'Ukraine et la liaison, avec le bassin du Danube, favoriseront la position de Rotterdam. Hambourg n'enlèvera plus à la voie naturelle de transport de la Mer du Nord vers le Rhin supérieur, les expéditions de céréales comme Anvers le faisait pour l'Alsace et les chemins de fer allemands n'auront plus à s'efforcer, par leur politique de tarifs, de détourner le transport des marchandises des environs de Rotterdam vers les ports allemands de la Mer du Nord. Bien plus, chaque port jouera dans la vie économique européenne le rôle qui lui revient naturellement, et la distribution des biens qui constituent le principal devoir de chaque port sera envisagée suivant sa position géographique et les moyens d'accès qui lui sont les plus normaux.

Le port de Rotterdam représentera, pour une grande partie de l'Europe occidentale, en particulier pour la région industrielle Rhin-Wesphalie, le port naturel d'entrée et de sortie. Il doit en premier ressort ses relations commerciales à cette situation. La position de Rotterdam est assurée dans l'avenir non seulement comme port d'exportation pour le charbon, mais aussi pour le minéral. Rotter-

dam reviendra ainsi à sa destination historique. Déjà en 1595, une Bourse y fut établie et le fait qu'au début de XVIII^e siècle la première société d'assurances y ait été fondée prouve qu'à côté du commerce des marchandises se développait également celui de l'argent. Là s'est développée également, sous la conduite d'hommes braves et entreprenants, la pétrochimie qui fournissait à l'Europe une huile très précieuse. La révolution française fut très funeste pour Rotterdam et ce n'est qu'après le Premier Empire que Rotterdam redevenit florissant. De grands chantiers de constructions s'élevèrent, le trafic sur le Rhin et la Meuse se développa paisiblement. Au cours du XIX^e siècle, le trafic mondial prit des formes étonnantes et l'industrialisation de la région de la Ruhr fit prospérer Rotterdam. Des douzaines de sociétés de commerce et d'armement installèrent leur siège à Rotterdam. L'industrie et les échanges monétaires firent de cette ville moderne un des centres les plus importants d'Europe. En 1917, 14.351 navires entrèrent dans le port avec un tonnage total de 24.318.000 tonnes nettes. Il est caractéristique pour l'importance du trafic sur le Rhin qu'on ait enregistré à Lobith le passage, dans un sens ou dans l'autre, de 34.493 navires pendant l'année 1930.

Quatorze millions deux cent mille tonnes de marchandises sont arrivées à Rotterdam d'où dix-huit millions de tonnes ont été chargées en direction du Rhin.

L'avenir promet à Rotterdam une période d'abondance nouvelle. Les années de cette deuxième guerre mondiale ont été peut-être l'apogée sur cette cité. Mais de même que le continent européen tout entier est appelé après la fin de la guerre à vivre le développement de toutes les activités, de même Rotterdam redevenira un des plus grands ports d'Europe. Le caractère exceptionnel des habitants de cette ville est la garantie que cette tâche sera menée à bien.

Ceux que la foi entraîne

(De notre correspondant suédois)

« Non, non, non dans son cœur de l'église catholique, à l'heure de ces jours après le dimanche. Les travailleurs sont épuisés. Un homme doit se sentir en contact la raison d'être la seule la science, mais il trouve les groupes et commence à parler. On le considère avec méfiance. Qui est-il? Qui est-il? Faire de l'éducation on aime de discuter? On se voit comme si l'on agit avec une conviction politique, et qu'on a telle conviction que l'église la plus merveilleuse l'usage de la parole, mais chacun veut avoir la parole.

« Mais de quoi avez-vous parlé ces hommes? Le voyage des convictions a pris un air hostile et tend. Celui qui se trouve actuellement parmi eux n'est pas un de leurs anciens camarades. Cependant il parle bien, s'exprime et discute. Il y a quelque chose d'attirant dans ses paroles, ses gestes et son regard, ses yeux comme à l'école. Puis il parle le langage du peuple.

« Ce qu'il dit des intellectuels catholiques est vrai, c'est très vrai. Le peuple flamand n'a jamais rien appris de bon à leur sujet. Mais cela, nous le savons déjà, pensent les travailleurs et nous ne sommes déjà suffisamment paillard. Et les paroles sont-elles? De quoi est-ce si jamais rien dit. Et les hommes des associations industrielles?

« Plus tard, lorsqu'il est parti et lorsqu'il apprend que le docteur Jol van der Wiele, chef de l'Union ouvrière germano-flamande lève à parole, beaucoup de choses ont changé de visage pour eux. « Mais oui, disent-ils, il est juste observer et avoir des applications. Comme tout est différent lorsqu'on se le borne pas à lire son journal et qu'on peut parler de ces questions d'hommes à hommes. Il y a quelque chose de fascinant dans son langage. Il devient vraiment intéressant, ce docteur Jol van der Wiele. On veut être bien par sa conversation avec elle, qu'il n'a pas besoin d'un soutien matériel, pour justifier la confiance de milliers de gens et de les étonner.

« Le temps passe et il le sent. Chaque minute de ce prisonnier d'opinions dédaigneuses pour la Finlande est précieuse, et il ne veut en laisser perdre aucune. Et effet, le peuple flamand est placé devant la décision définitive. Comme tous les vrais chefs flamands, il a vécu la mort de notre peuple. C'est lui qui dirige maintenant l'aspect politique, il porte l'étendard et se dirige fièrement contre tout ennemi.

« Le docteur Jol van der Wiele devient le plus aimé de tous les Flamands par les hommes de pays. Mais son patriotisme combatif ne s'effrite pas du combat soutenu qu'il présente, il n'en devient que plus dur, plus décisif, plus passionné.

« Comme tout chef flamand important, le docteur Jol van der Wiele provient de la jeunesse suédoise flamande. La milice est que seule une jeunesse pauvre elle puisse s'élever à la compréhension passionnée de l'idée de Finlande. Une grande partie de ces jeunes gens (étrangers à nos pays) ont une histoire historique de leur pays et de leur peuple et ne se sentent aucune responsabilité vis-à-vis de la participation de la Finlande à la grande communauté germanique. On en vient ainsi à comprendre facilement que beaucoup parmi les étudiants de première année d'été pour le service obligatoire du travail s'y débattent. Pour cette raison il ne serait plus à l'avenir considérée comme étrange et devrait servir en Allemagne, avec leur classe, pour un temps indéfini.

« La volonté de la jeunesse catholique est avec tout celle de la bourgeoisie. Elle redonne l'aspect de citoyens révolutionnaires d'un Jol van der Wiele et la fermeté militaire des volontaires flamands de la Waffen SS. Elle s'engage non seulement de la grande communauté germanique mais également de la communauté flamande plus méridionale. La prise de position contre le service obligatoire du travail a un sens tout autre. C'est pourquoi Jol van der Wiele recherche spécialement les gens qui travaillent et trouvent leur conviction. De nombreuses autres questions se débattent.

Croyances nordiques

Aux environs de l'an 1000, lorsque le Nord nous son destin à l'Europe, naquit, quelque part là-bas, nous ignorons où, le poème le plus puissant conçu par l'esprit des Vikings: la « Prophétie de Völva ».

Nous ne savons pas qui a rédigé cette poésie, mais ce fut certainement un homme qui a possédé une compréhension inouïte de la vie spirituelle de son temps; il a exprimé de façon magistrale comment ceux qui ont le mieux compris l'esprit des Vikings ont prévu le sort réservé aux espaces nordiques, tel qu'il s'est révélé dans le passé, se présente actuellement et se construira dans l'avenir.

Il a décrit d'abord une époque « dorée » et heureuse, perdue loin dans la nuit des temps, au cours de laquelle les Ases n'utilisaient l'or que comme parure ou pour l'usage courant. Tandis qu'ils batifolaient et jouaient sur les prés, devant leurs fermes, et qu'ils s'estimaient satisfaits et contents de leur existence, ayant le sentiment de posséder à profusion tous les biens de la terre, et même l'or merveilleux, ils virent venir à eux trois femmes, qui leur étaient envoyées par le monde des géants, pour consommer leur perte.

Elles apportèrent la désunion, car elles éveillèrent chez les Ases des désirs jusqu'alors inconnus. Il apparut subitement à ces dieux qu'ils manquaient d'or et ils n'eurent plus de cesse jusqu'à ce que cette absence fut comblée. Pour parvenir à ce but, les Ases décidèrent alors de faire mourir celle des géantes dont le nom, Guldveig (l'est-à-dire Goldweib) indiquait qu'elle régnait sur la puissance de l'or. Ils ne se doutaient pas que les géants les avaient eux-mêmes amenés à commettre ce crime, car il devait entraîner un grand bouleversement du monde. Ils la transpercèrent de leurs javelots et le brûlèrent dans la Halle Odin, mais ne purent parvenir à la faire mourir. Ils ne purent non plus la contraindre à leur livrer son or. Elle continua à vivre sous le nom de Held. Elle était devenue, suivant les dires du poète, une Völva. Elle choisit elle-même le lieu où elle devait se fixer définitivement.

Les Ases n'avaient jamais eu jusque là à envisager de fortifier, contre des attaques venant du dehors, les fermes et les salles de l'Idafeld, car la paix régnait dans le monde. Ils furent alors obligés d'examiner sérieusement les moyens leur permettant de se protéger contre les attaques des géants. Le poète raconte qu'un beau jour, un architecte est venu proposer aux Ases de transformer Asgaard en une forteresse imprenable, mais cet architecte était, lui aussi, envoyé par les géants. Les Ases s'estimèrent néanmoins obligés de prendre sa proposition en considération, même lorsqu'il demanda, en paiement, le main de la blonde Frigg, le joyau le plus précieux du monde des Ases, hormis le soleil et la lune.

La véritable intention des géants était de corrompre la race des Ases par le mélange du sang. Par crainte de complications avec le monde des géants, les Ases décidèrent malgré tout d'accepter cette proposition, mais ils mirent comme condition: l'exécution rapide du travail, comptant bien que l'architecte n'arriverait pas à remplir les clauses de son contrat. En



Tête d'Aphrodite, par Boticelli (Aphrodite à Chypre)

Conduite par les jeunes dieux du Vent sur la mer doucement agitée, Aphrodite, dans sa nudité sans voiles, quitte légèrement le royaume des flots et des coquillages et débarque à Chypre. La déesse de la Beauté, née de l'écume de mer, est revenue vers les humains. L'artiste de la Renaissance la retrouve avec une admiration un peu effarouchée, voit dans sa chevelure l'éclat argenté de son origine. En peignant, sa main se met au service de la Beauté, de la déesse qui lui apparaît dans toute sa nudité. Déesse ?

dépit de toutes les anticipations, l'architecte parvint cependant à tenir sa parole et il ne resta plus aux Ases qu'une seule ressource: celle d'appeler le puissant Thor à leur aide.

Celui-ci expédia avec pertes et fracas le pauvre architecte dans l'enfer brumeux (Hel). Il n'osa cependant pas prendre parti dans la guerre, désormais fatale, avec le monde des géants, car les Ases, malgré tout, avaient consenti contre leur honneur le mélange de leur sang avec celui de ces derniers. Déjà le fait que, par serment et par vœu, ils aient pu se laisser entraîner à commettre un tel forfait envers la pureté de leur sang, prouvait qu'ils n'étaient plus dignes de leurs ancêtres. Ragnarok (Crépuscule des dieux) menaçait, le monde de la lumière et devait entrer en lutte contre celui des ténébres.

Le conteur ne nous laisse aucun doute sur le fait que le monde des Ases dut subir un sort contraire, car leurs dieux mêmes étaient soumis aux sombres forces du sang et de l'or. Il s'ensuivit que la force des dieux mêmes se brisa; ils ne purent continuer à jouer leur rôle divin et à assurer le sort de leur peuple. C'est alors qu'apparaissent les trois déesses nordiques, les Nornes, habitant le frère géant Yggdrasil. Désormais, le sort des dieux repose entre leurs mains. Ce sont elles, et non plus les Ases, qui ont démerité, qui décident du sort inévitable qui les atteint tous. Voilà ce que sont devenus ces dieux, autrefois si forts et si magnifiques — même le plus grand d'entre eux, et le plus fort, Odin, qui n'est plus mainte-

nant appelé par les Ases que « Odin le rêveur soucieux » — se décide à se rendre auprès de Völva pour obtenir, au moyen de cadeaux, de bijoux et de colliers, qu'elle veuille bien lui divulguer l'avenir. Elle accepte, en effet, de lui décrire la destinée du monde des Ases. Elle lui montre le visage puissant du Ragnarok, lui fait voir Balder tout sanglant, tombé victime de sa forfaiture envers Loke, puis Loke, le conseiller traître des Ases, ligoté dans une grotte au fond d'un rocher et se tortant de douleur sous la morsure de serpents venimeux. Elle évoque la chevauchée des Valkyries, en route pour la guerre des mondes. De tous côtés arrivent des armées géantes au combat contre le monde des dieux et des hommes. Elles déchangent les divers éléments: le feu, le froid, l'orage dévastateur, et le genre humain participe également aux combats épouvantables. Des frères se battent et s'entre-tuent — les parentés s'oublient et le monde est bien mal parti. C'est l'heure de la hache, de l'épée et les boucliers se brisent. Nul ne songe à protéger son voisin.

Le poète nous montre ensuite que les Ases n'en sont tout de même pas arrivés, par lâcheté, au point de se dérober à la tourmente des géants. Quand le Ragnarok arrive, ils s'arment de force et de courage. Par le combat contre les forces des ténébres, le monde se renouvelle et ce n'est pas la fin de tout. Le poète nous annonce, au contraire, qu'un nouveau monde surgira des mers.

Il est facile, à celui qui se plonge dans l'étude de cette poésie

grandiose, venue de l'ère des Vikings, dans le Nord, de reconnaître à quelle expérience réelle elle se rapporte. Les hommes du temps des Vikings, durant des siècles de lutte qui mirent le Nord en contact avec l'Europe, ont pu apprécier profondément les forces puissantes qui se cachent dans le sang et l'or. Il était inévitable que de nombreux Européens en subissent l'empreinte dans leur âme, mais la poésie de ce temps-là nous décrit aussi des hommes qui ont gardé leur être pur, fort et libre de toute promiscuité avec le sang étranger et les appétits destructeurs de l'âme.

Ces êtres, que ni la sombre force du sang, ni celle de l'or n'ont pu dérouter, se dressent encore de nos jours comme les meilleurs représentants des plus hautes valeurs de l'art européen.

Les hommes du temps des Vikings ont pu démontrer qu'ils étaient capables, à travers les circonstances les plus difficiles, de s'élever à la hauteur de leur idéal. Les plus grands d'entre eux ont prouvé, non en paroles mais par des actes, qu'ils préféraient rejeter le destin du sang et de l'or qui, pour de nombreux êtres faibles, semblait inéluctable. Un Ragnarok du Nord n'est pas passé sans laisser de traces dans les batailles du temps des Vikings. Bien au contraire, elles constitueront l'introduction des siècles au cours desquels l'humanité germanique put rendre prépondérante en Europe, et même dans le monde entier, sa valeur spirituelle et corporelle.

Thorwald KNUDSEN.

Réflexions sur la physique

Il est urgent de démanteler l'étude de la physique. C'est une science qui est maintenant parfaitement connue. Il reste peut-être encore ça et là des petits riens à examiner ou à classer, mais dans son ensemble la physique théorique se rapproche de plus en plus du stade de la perfection, stade atteint par la géométrie depuis déjà plusieurs siècles.

C'est ainsi qu'exprimé, il y a une cinquantaine d'années, un professeur d'université à un jeune étudiant pour le décourager d'entreprendre des études de physique et ces paroles décrivant la physique comme une science épuisée ont pris un sens classique. Elles s'adressaient, alors, à un certain Max Planck qui contribua par la suite à une importante transformation et à un puissant ébranlement de la conception mondiale de cette science.

En ce qui concerne la physique classique, l'atome était la dernière unité connue, la plus petite et indivisible à la fois. Nous savons aujourd'hui que l'atome peut se décomposer et que ses éléments sont indivisibles. La physique moderne fait de l'oxygène avec de l'azote, du magnésium, du calcium ou du silicium avec l'aluminium.

C'est la réalisation de l'énergie potentielle d'énergie susceptible d'être libérée par la désintégration des atomes n'est plus actuellement une utopie. La physique moderne fait apprendre encore bien d'autres choses. L'ancienne loi de la causalité déclarait, avec une autorité qui paraissait pérenne, que tout effet devait avoir une cause et que les mêmes causes produisaient les mêmes effets. Cette loi avait cours partout. De nos jours elle n'apparaît plus que comme une loi de moyenne ou de valeur, décrivant les conditions, régissant dans le monde micro-physique et les rapports existant entre elles d'une manière satisfaisante. Dans le monde atomique la seconde proposition saurait laquelle les mêmes causes ont les mêmes effets, peut encore moins être soutenue.

Dans le monde atomique tel que nous le connaissons, il n'existe pas d'accidentalité, dans le sens d'absence totale de causes mais on ne peut reprocher l'idée que, dans d'autres domaines de la vie, il puisse régner une absence totale de causes et qu'ainsi la loi de la causalité n'y ait aucune valeur.

Contrairement à ce professeur d'université qui, il y a cinquante ans, considérait la physique théorique — à part quelques détails — comme une œuvre magnifique et complètement terminée, nous y trouvons un champ nouveau de suppositions. Une nouvelle vérité nous vient les possibilités infinies et secrètes de la création impose son silence aux hommes qui se figuraient être sur le chemin conduisant à la découverte des énigmes du monde. Les gestes troublants d'un Haeckel ne cadrent pas avec le tableau du monde présent dans l'état de notre physique.

La physique moderne fait disparaître nos doutes sur les possibilités de l'existence future, grâce à la perspective de la libération de nouvelles et importantes quantités d'énergie et voit, parce qu'elle offre de nouvelles armes pour le combat quotidien de la vie. Elle a renouvelé la recherche créatrice, et fait disparaître cette suffisance et cette vanité du faux savoir qui croit voir toutes les mondes se valoir des lois éternelles sur lui.

Ainsi l'esprit, à travers les changements de notre époque, dépasse dans le domaine renouvelé de notre image du monde, l'étraneuse d'un monde matérialiste et sans Dieu.

Il a de nouveau devant lui l'espace infini, qu'il ne peut jamais espérer quitter; il en résulte pour lui un engagement « réel » et constant.



« C'était une bonne hache, il n'y avait vraiment rien à dire... »

LA HACHE

Conte de KARL SPRINGENSCHMID

Ole Husk avait abattu sept grands pins dans la forêt de Fjellstue. Il était en train de les ranger en les appuyant contre le mur de pierres basiliques en souvenir de sa jeunesse si bien que de la vallée on ne pouvait plus apercevoir celle-ci. Même les linteaux encadrés de blanc disparaissaient sous les branches d'après des arbres.

Néanmoins, il manifesta une certaine méfiance et demeura toute la journée sur ses gardes, près du rocher escarpé du Loup. Celui-ci, situé un peu à l'écart de la maison, avançait vers la vallée comme une chaire. Le regard de Ole Husk ne quittait pas la route. De cette route par laquelle il lui fallait apprendre à temps ce qui se passait dans le village; tout, pour lui dépendait de cela.

Il n'était pourtant pas dans ses habitudes de s'occuper des affaires d'autrui, et moins encore de ce qui se passait dans la vallée.

Que lui importait en somme à lui, le bûcheron Ole Husk, de savoir à quel moment les dernières grenades anglaises atteindraient la maison du marchand Skovgaard — si bien qu'elle brûla jusque aux soubassements — ou bien l'heure à laquelle les flammes entourèrent l'échappe du menuisier Granwig, ou le moment précis pendant lequel les lourds canons défilèrent sur le champ de blé du paysan Maag, ou bien encore à quel instant les compagnies allemandes établirent leurs quartiers dans le bourg?

Vers midi, sa jeune femme, Sylve, lui rapporta dans sa retraite un plat de bouillie de gruau rouge. Sylve n'avait pas envoyé un de ses enfants comme autrefois lorsque Ole travaillait dans la forêt. Non, aujourd'hui, elle était venue elle-même. Cependant, Ole ne prit que quelques cuillerées de la bouillie et Sylve comprit immédiatement que quelque chose était changé en lui, car il était friand de bouillie rouge.

« Ils viennent donc quand même à moi! Incidemment et demeurant indifférent. Puis il secoua le tête, demeurant sérieux et cérémonieux comme celui qui, devant un sort auquel il ne peut échapper, l'accepte tranquillement, et va se devant de lui.

Ole Husk avait très bien vu, il bas pesé de la maison Wegmacher, la où l'évoit sentir se séparer de la route, quelques soldats allemands s'engager sur le chemin et commencer à escalader le montagne. Il n'y avait que la forêt, rien que la forêt, le long de ce chemin et plus haut dans le montagne là où la forêt se déposait, les Saeter.

La petite maison bien propre qu'Ole Husk s'était construite était la seule se

trouvant sur ce chemin. Il savait donc bien que les Allemands ne venaient maintenant que pour lui dans sa direction.

Tout ce que faisait Ole Husk était toujours d'être et profondément examiné. Il n'avait encore jamais rien accompli sans réflexion et à la légère, car ce n'était pas sa manière. Il examina donc encore une fois en pensée ce qu'il y avait lieu de faire. Il descendit du « Rocher du Loup » et dit à Sylve, qui se tenait près du foyer, d'éteindre le feu et de se préparer. Il donna à manger à Grave, son unique vache et ferma la porte de l'étable. Puis il réunit ses enfants et les fit monter dans la piboc du haut. Les enfants qui, du toit de la maison, étaient grimpés dans les cimes des sapins, ne savaient pas ce que cela voulait dire, en plein milieu du jour, alors que les tanks allemands défilent dans la vallée. Ils étaient encore petits car, Ole, l'aîné des quatre, avait à peine sept ans. Cependant ils étaient habitués à obéir à



«...et demeura toute la journée sur ses gardes...»

être sans poser de questions; ce qu'il fallait était toujours bien. Quand la mère fut dans la pièce ainsi que les enfants, il ferma la porte à clef et mit la clef dans le sac.

Puis Ole Husk se mit à parcourir lentement la piboc, à pas pesants, observant celui-ci ou celui-là, remuant le banc à sa place, releva le cheval de bois qu'un des enfants, Bjørn, avait laissé

traîner par terre, entre la poussière qui se trouvait sur l'image de son père, le vieux chasseur Husk, et considéra un moment cette image.

Il fit tout cela aussi méprisamment que possible, comme s'il avait encore beaucoup de temps pour y arriver. Mais, à dire vrai, c'est uniquement parce qu'il ne savait pas encore s'il devait prendre sa carabine ou sa hache. Peut-être que, dans ce but, la carabine était préférable mais, en fin de compte, il se trouvait dans le chantier, comme si quelqu'un l'avait amené là exprès. Marchons donc pour la hache! Elle était bien enfoncée dans un billet, à cause des enfants. Il la sortit donc et cela exigea un grand effort, puis il la garda un moment en main pour l'examiner.

C'était une bonne hache — il n'y avait vraiment rien à dire. Depuis qu'Ole Husk vivait dans la forêt, c'est-à-dire depuis son enfance, elle l'avait accompagné. C'est avec elle qu'enfance jeune homme, il avait abattu ses premiers arbres, avec elle, quand il épousa Sylve, qu'il avait charpenté la maison, avec elle qu'il avait fait le cercueil du vieux Husk et plus tard, d'année en année, les berceaux de ses enfants.

C'est avec cette vieille hache qu'Ole Husk comprenait régler la question avec les Allemands. C'était bien correct ainsi car, finalement, personne ne pouvait exiger de lui qu'il remette ainsi d'une main légère, tout ce qu'il avait précédemment tiré de la forêt à ces étrangers. Les autres dans la vallée pouvaient bien s'arranger comme ils voulaient avec les Allemands, c'était leur affaire. Mais sa maison là-haut dans la forêt, c'était sa chose à lui et sur ce point, personne ne pouvait l'aider. Il était seul juge et n'avait pas besoin d'aide, ni même de conseils. Il savait bien lui-même comment se défendre d'eux.

Il brandit la hache avec son poing. Il était encore jeune, ce qu'on appelle jeune dans la forêt de Fjellstue, c'est-à-dire environ so ans. Il était plutôt croyant, sans pour cela croire tout ce que disait le pasteur, dans le village, mon Dieu, non! Ole Husk avait l'habitude, sur ce point également, d'agir à sa guise.

Il disait toujours que la forêt avait son propre Dieu et c'est pourquoi il croyait fermement; il était absolument certain qu'il y avait là quelque'un qui lui disait toujours ce que était juste ou injuste.

Et maintenant Dieu lui disait: « Défends-toi, Ole Husk! Défends-toi avant qu'ils ne viennent dans la maison et y brûlent tout. » Car c'est bien là le dessein des Allemands. Cela il le savait bien. Il l'avait entendu dire chaque fois qu'il allait au village, chez le marchand de bois Nymanden ou chez le commerçant Skovgaard. Le maître l'école lui-même lui avait fait une lecture à ce sujet dans son journal; c'était donc bien précis, noir sur blanc, pour ainsi dire.

Maintenant c'était l'heure. Ole Husk s'avança sur le seuil de la porte et se tint prêt, la hache en main. Les Allemands étaient bien longs à monter sur le chemin, bien plus longs que lui lorsqu'il devait rentrer chargé d'un lourd sac de farine.

Cela sonal lui parut être mauvais signe. Peut-être étaient-ils déjà cachés derrière les arbres en vain d'examiner le meilleur moyen d'agir pour la maison.

Tout était calme, tellement calme qu'Ole pouvait entendre sa femme Sylve lire la Bible aux enfants en haut. Elle avait une voix lente et chaude. Il chercha en vain à en comprendre les mots. Sans doute à cet instant lui auraient-ils fait du bien?

Il pensa à Sylve et le sang lui battit plus fort dans le cou. Il se mit à songer aux années passées, à ces simples et heureuses années, qu'il avait vécues avec elle, lorsqu'il était allé à Ringebu la demander en mariage, lorsqu'il avait travaillé pendant ses heures de loisir pour construire la maison — il revit le moment où il l'avait conduite dans la forêt de Fjellstue et où la maison était subitement là, comme sortie du sol par magie, oui, c'était le bon temps alors! Puis ensuite les enfants étaient venus, d'abord le sérieux et silencieux Ole, puis le mince Per, puis Jon et le petit Bjørn.

Or, voilà que s'avançaient les Allemands.

Ole Husk écarta ses jambes et les arc-bouta aux montants de la porte, de sorte qu'il n'y avait plus de place libre autour de lui. Puis il saisit le manche de sa hache fermement dans son poing. Il en vérifia encore une fois la lame; elle était coupante et nette.

Les Allemands sortirent de la forêt. « Quatre, compte Ole Husk, quatre hommes », ils étaient de haute taille, avec des membres forts et solides, des mouvements sûrs. Ils avaient enlevé leur casque et le portaient au bras. Ils avaient aussi ouvert le col de leur veste et de leur chemise et on voyait leur poitrine nue.

Ole Husk se rendit bien compte qu'il n'en finirait pas facilement avec ces hommes, mais il se flatta de sa bonne hache. « A la volonté de Dieu, se dit-il à lui-même, mais il faudra bien que cela arrive. » Cependant il ne trouva pas de motif convenable pour les hommes ne le regardaient même pas. Ils étaient plutôt vers l'espace libre, vers le « Rocher du Loup » et regardaient dans la vallée.

Ole Husk se tenait toujours sur le seuil de la porte et se demandait ce que cela pouvait signifier. Sûrement les Allemands voulaient contraindre ses plans. Ils l'avaient naturellement bien vu, ainsi que la hache qu'il portait, et il comprenait bien ce qu'il voulait ainsi leur dire. Il savait bien leur préparer une réception à sa façon, car il était déjà arrivé à ses fins avec pas mal de gens. C'est ainsi que se produisit quelque chose de tout à fait inattendu. C'était si soudain et si surprenant que Ole Husk ne savait pas si ce qu'il entendait était une réalité ou simplement une impression que lui causait son sang agité.

Mais oui, les Allemands chantaient!

Ils chantaient un chant bizarre. Ce n'était pas vraiment un chant de soldat, comme ceux que l'on chante en marchant. C'était un chant comme ceux que l'on chantait chez lui dans la montagne; il résonnait calme et tranquille comme s'il venait du fond de la forêt.

Ole Husk entendait les voix se séparer, puis se rejoindre pour vibrer ensemble. Il ne voulait pas écouter, mais il ne pouvait s'en empêcher tant le chant lui résonnait au cœur.

Si les Allemands étaient venus de la forêt en faisant des gestes sauvages, avec des torches pour mettre le feu à la maison, bien sûr il leur aurait fait voir ce que c'est que d'avoir une bonne ha-

che et surtout même le regard des yeux gris était menaçant.

Ole Husk se tenait toujours immobile, la hache à la main, sur le seuil de la porte.

« Est-ce qu'ils sont tous à nous? » demanda le soldat allemand en montrant le Nordre du haut où quatre silhouettes blanches se traînaient l'une contre l'autre.

Le soldat sourit un peu. Puis il demanda le chemin conduisant à la montagne. « Car, alors-tu, nous devons le passer derrière par la forêt et la montagne et il nous faudra la reconstruire. »

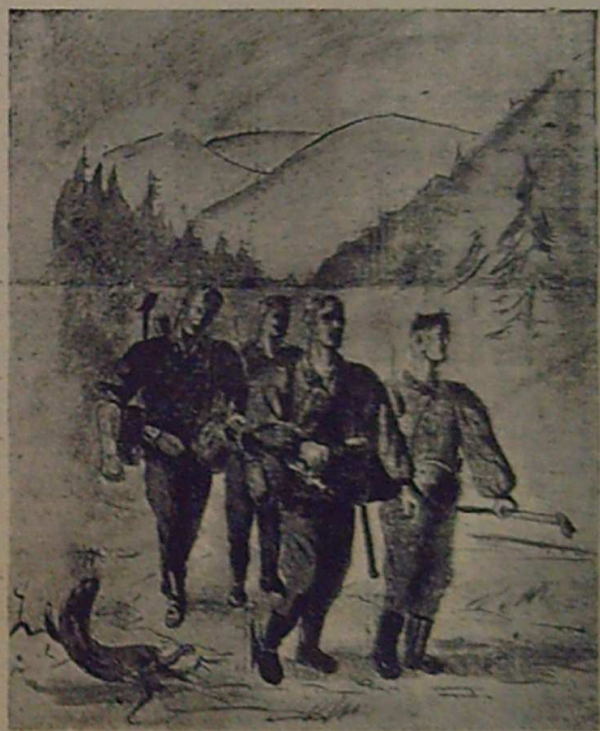
Non, personne ne pouvait expliquer d'Ole Husk qu'il donnait une réponse à l'Allemand. Il avait bien compris la question, mais il serrait fortement les dents et se tut.

Le soldat allemand attendit un moment une réponse. Puis regardant l'autre dans les yeux, il se tut également et partit. Puis il entra dans le rang, parmi ses camarades sur le « Rocher du Loup » et reprit le chant avec eux.

Qu'étaient donc ces chants qu'ils entendaient, si beaux et si penchants, comme si la montagne et la forêt elles-mêmes chantaient? On pouvait remarquer sur eux-mêmes qu'ils avaient eu de fautes couronnées à vivre et que cela leur faisait du bien d'être calmes et tranquilles au-dessus de la vallée et de chanter.

Ole Husk était content de lui parce qu'il n'avait pas donné de réponse aux Allemands. Ainsi le plus important était fait car pour être sincère, il n'était plus question que d'écouter les Allemands. Et il continua de les écouter.

Au milieu du chant des Allemands, il entendit la voix qu'il avait coutume d'écouter, la voix de Dieu. Et cette voix disait: « Ils sont maintenant dans le pays, ces Allemands, Ole Husk. Tu dois les recevoir comme tu le fais d'ordinaire avec les hommes qui viennent dans la forêt. » Sylve se trouvait à ce moment



«...ils étaient de haute taille, avec des membres forts et solides...»

che dans la forêt de Fjellstue. Mais à la voir venir ainsi et prononcateurs, comme tant à lui Ole Husk, et sans rien lui faire d'autre à part Ole Husk, de se chauffer une chanson! Comme s'ils avaient su qu'il pouvait tout supporter sans un chanton! Cela le rendait faible et sans défense comme un enfant. En vérité, les larmes lui venaient aux yeux.

Dieu lui avait pourtant bien dit de se défendre. Pourquoi lui en avait-il maintenant ces hommes qui ne faisaient rien d'autre que de chanter une chanson?

N'était-ce pas là une épreuve que Dieu lui faisait subir afin qu'il demeurât ferme dans ses décisions?

De toute sa vie, ce fut bien là le moment le plus difficile pour se mettre d'accord avec lui-même. Pourquoi personne ne lui avait-il dit que les Allemands étaient des gens si curieux et qu'ils pouvaient chanter de telles chansons?

Maintenant l'un des soldats s'avancait vers la maison. C'était un jeune homme blond. Ole Husk pensa, au premier regard, qu'il ressemblait beaucoup à son frère Knut, grand et mince comme lui, avec la même manière de rejeter le tête pesé de lui, mais Dieu seul sait comment elle était descendue de la salle.

« Mais tu tiens ta hache à la main? dit-elle tranquillement. »

« Oui, répondit Ole et ses yeux ne pouvaient un instant sur la hache. Je voulais couper les bûches de bouillie, Sylve. J'y songeais depuis longtemps. »

Sylve entendit et acquiesça. Puis Ole Husk se rendit à pas mesurés vers le chantier, prit fermement la hache en main et commença son travail. Il la hacha le bois toute la journée, alors que les Allemands étaient partis depuis longtemps.

« DEVENIR »
 REDACTION-
 ADMINISTRATION
 24, avenue Recteur-Poincaré
 Paris-16^e
 Adresser toute la correspondance à cette adresse
 ABONNEMENTS A 5 FR.
 IMPRIMERIE ASSOCIÉE DE « DEVENIR »
 1, rue Chatelet, PARIS (1^{er})